

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 30 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 21 fr.
Hors du département, 23 fr. pour
l'année, et dans les théâtres,
20 c. par numéro.



L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,
imprimé avec luxe. Tab. et
Couverture;
Formant un beau volume.
Album à la fin de l'année.
Paraît tous les Dimanches,
et se vend dans les Théâtres.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Viguy, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

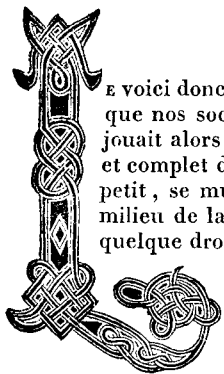
Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 31. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Nous distribuons aujourd'hui, pour notre deuxième morceau de musique, l'*Hymne à la France*, chœur à quatre parties, par M. Maniquet.

Un grand nombre de nos abonnés se plaignent de la place qu'occupent nos annonces sur la quatrième page de l'ARTISTE, destiné, par son luxe typographique, à former un volume-album à la fin de l'année. Nous comprenons parfaitement que des annonces puissent figurer assez mal dans un recueil exclusivement littéraire, et nous ferons droit à des réclamations qu'à l'avenir nous tiendrons à ne plus justifier. Donc, toute la partie industrielle du journal, laquelle prend de l'extension chaque jour, sera l'objet d'un supplément qui prendra le titre de *Feuille d'annonces* de l'ARTISTE: de cette manière, les abonnés qui voudront séparer les annonces du journal, pourront le faire sans altérer leur collection.

ELEUSIS.

Par Victor de Laprade.



Voici donc enfin dans la *Revue des deux Mondes*, ce poème que nos sociétés d'amis avaient applaudi si souvent; il se jouait alors comme un jeune homme libre dans ses allures et complet dans sa force; et maintenant il lui a fallu se faire petit, se mutiler, s'amoindrir, pour obtenir une place au milieu de la grande *Revue*. Toutefois, Victor de Laprade a quelque droit d'être joyeux, puisqu'il a pénétré où bien peu sont admis. A Lyon, d'abord, toutes les rivalités se sont imposées silence, l'amitié seule a parlé en faveur de ce jeune poète, et chacun s'est joyeusement empressé de lui édifier une réputation. Certes, c'était justice; mais M. de Laprade sait bien lui-même, qu'avec un mérite également certain, le poète n'obtient pas toujours l'impartialité dans notre bonne ville. De ce côté donc, nous avons à noter, pour l'auteur d'*Eleusis*, un premier triomphe. Mais qu'était-ce que Lyon auprès de la Capitale française? On ne soupçonne point ici toute la difficulté des commencements de succès, à Paris: tant de jalouses sentinelles en défendent l'entrée à tous les noms nouveaux, qu'il est bien difficile de se glisser, si l'on ne possède quelque intelligence, dans les places. Dieu merci, M. de Laprade s'était placé sous l'intelligent patronage de *Quinet*, et c'est par lui qu'il arrive à obtenir le droit de se faire juger. Dès ce moment, l'avenir littéraire de notre compatriote est assuré: nous ne doutons pas qu'il se maintienne dans la place qui lui est faite.

Vous avez tous connu les *Parfums de Madeleine* et la *Colère de Jésus*, qui parurent en ces derniers temps dans la *Revue du Lyonnais*. Tous vous avez savouré l'amoureuse poésie des premiers, et admiré l'énergique et saint emportement de la seconde. Qu'il me soit permis de venir de suite à *Eleusis*.

Ce poème est philosophique, et par conséquent il s'adresse surtout à ce que l'on est convenu de nommer l'élite des intelligences. Nous préférons, pour notre part, que la sphère d'action fût comme celle de ses deux aînés, beaucoup plus étendue. Mais n'oublions pas que nous avons à juger seulement ce qui est.

Après les fêtes d'Eleusis, de graves vieillards franchissent lentement les degrés du temple, et viennent y chercher la vérité...., la vérité

qu'ils ont demandée partout sans la trouver nulle part, la vérité qui devra les délivrer de l'anxiété du doute. Mais l'hiérophante paraît sur le seuil du temple, et veut les en détourner: « Laissez dormir les dieux, » leur dit-il, et contentez-vous des biens que vous offre la terre. »

Prenez l'or ou l'amour; que vous faut-il de plus?

Hommes, la vérité n'est pas faite pour l'âme:
Nul dans ce feu ne prend les charbons à son gré;
Ce qu'il faut à chaque âge est là-haut mesuré.

Craignez de réveiller quelques clartés funèbres,
Mortels, et rendez grâce aux dieux de vos ténèbres!

Mais les vieillards, avides de la lumière, lui répondent de magnifiques choses:

La vérité, c'est l'air que respire l'esprit,
L'aliment créateur dont l'âme se nourrit;
C'est l'haleine des dieux, c'est leur sang qui circule;
Mais ce n'est point un feu qui tue, un cœur qui brûle.

L'hiérophante résiste et menace encore; mais les vieillards pénètrent dans le temple. Celui-ci n'est autre qu'un antre vieux et obscur, au milieu duquel veille à peine

Un vase empli de feu
Dont la clarté se meurt près de ses flancs d'opale.

Sur ce globe étaient gravés tout le rite païen de l'Orient et de la Grèce, les dieux,

Leurs combats, leurs amours, les traits de leur sagesse.

Et le jour intérieur passant par leurs beaux corps,

S'échappait en clartés sous le voile des Mythes.

Les vieillards s'agenouillent: une voix mystérieuse profère l'enseignement supérieur; ils pâlisent en suant une sueur de glace; puis, le vase qui contenait la flamme est brisé, les dieux en débris jonchent la terre, la clarté trop vive brûle les yeux.

Regrettant l'ombre antique et fuyant la lumière,
Les hommes à grands pas sortent du sanctuaire.

Alors s'exhalent les plaintes des vieillards, des statuaires, des adolescents, des poètes; pour eux la terre est dépeuplée, ils pleurent sur la poésie du paganisme qui semait le fleuve, la forêt, l'aube, les saisons, toutes choses, de frères ou de divinités. Quel Dieu mystérieux et solitaire, au-delà des nuages, va donc remplacer les divinités presque matérielles du culte antique?

Et si nul ne l'a vu, qui donc pourra l'aimer?
Mais voici qu'une autre voix s'élève et commande aux hommes de ne pas pleurer sur les dieux qui sont morts:

Jamais le ciel n'est vide, et les races divines
En fécondent le sol sous leurs saintes ruines;
Leur grande âme s'épure au fond de ces tombeaux:
D'autres dieux vous naîtront plus jeunes et plus beaux.

La douce vérité, cédant à ton amour,
Arrache de son corps un voile chaque jour;
Chaque jour elle veut qu'on voie ou qu'on devine
Quelques grâces de plus dans la forme divine.

Hommes, l'ardent soleil dont un âge l'éclaire,
Est pour l'âge qui suit un feu crépusculaire;
Le flambeau de vos fils, qui d'avance vous luit,
Près de l'astre à venir n'est encor qu'une nuit.

Telle est à peu près la pensée générale d'*Eleusis*. Il nous reste à étudier deux choses: la forme du poème d'abord, et sa philosophie ensuite. Nous serons forcés de le faire rapidement.

Le drame d'*Eleusis* est bien posé, bien conduit et complet dans toutes ses parties : sa poésie est riche, grave, ondoyante, et parfaitement empreinte de la couleur locale. On croirait voir la statuaire antique poser au soleil de la Grèce. Partout quelque chose de la majesté des dieux se retrouve, et cette sévérité de la forme s'empreint toutefois d'une grâce exquise. Ecoutez l'adolescent vous raconter ses amours avec la jeune Myrte, et s'écrier ensuite :

Si l'arc d'Eros se brise, et si tu meurs, déesse,
Si tu ne prêtés plus aux femmes de la Grèce
Ta magique ceinture, et lui son carquois d'or,
Quel charme le printemps nous garde-t-il encor ?
Quel Dieu fera chanter les nids sous les charmilles,
Et mettra le désir au cœur des jeunes filles ?
Et comment éclorront, sur un sol attristé,
Les deux célestes fleurs : l'amour et la beauté ?

Voilà bien certainement toute l'harmonie féconde du rythme grec : dans la lecture assidue des œuvres d'Homère, M. de Laprade a retrouvé les secrètes ressources de la langue que parlait ce chanteur immortel. Nous avons cependant souligné à dessein un rapprochement de mots qui semble se ressentir trop de la vicieuse affectation d'une nouvelle école. Que pense M. de Laprade de ce vers :

Pâlirent, en suant une sueur de glæe ?

Cette critique est minutieuse, sans doute ; mais on trouve si rarement l'occasion de reprendre chez notre jeune poète, que nous sommes excusables de nous arrêter à bien peu. Du reste, ce vers lui-même trouvera, nous en sommes sûrs, de chauds défenseurs dont nous respectons l'opinion, tout en ne la partageant pas.

On a fait encore à M. de Laprade le reproche d'enfermer quelquefois la pensée dans des *flancs d'opale*, comme la flamme du temple d'*Eleusis*. Mais ce reproche ne nous paraît pas fondé : arrêtez-vous à chacun des vers, et si peu que vous y mettiez de bonne volonté, l'idée vous apparaîtra distincte. Poursuivre une théorie philosophique au milieu des entraves de la poésie française, et le faire sans jamais rien sacrifier de ses opinions, nous paraît être l'un des rares mérites de l'auteur. Ce qu'il dit, il le voulait dire tout entier, sans plus ni moins ; sa faculté poétique le sert en esclave docile.

Quelle est donc, au fond, la pensée intime du poème ? Que signifie ce désir ardent de la vérité, suivi de tant de douleurs, une fois qu'il est satisfait ? Ah ! c'est que le progrès de l'âme ne peut s'accomplir qu'au prix des souffrances.

Les Grecs païens soupçonnèrent l'erreur dans cette foi qui avait peuplé le monde de divinités : ils avaient le pressentiment que tous ces dieux pouvaient bien n'être qu'un produit de l'imagination de leurs poètes ; et lorsque ce soupçon est devenu pour eux la certitude, alors ils se sont pris à regretter ces erreurs chéries ; ils ont été effrayés du lourd fardeau que la foi nouvelle leur imposait. Passant tout-à-coup d'une religion où les passions les plus douces et les plus attrayantes étaient personnifiées et adorées, à la grande religion de l'unité du Dieu invisible, ils ont hésité un instant devant ce mysticisme qui leur était révélé ; ils ont connu alors qu'à mesure que l'humanité s'élève sur l'échelle du progrès, elle rencontre à chaque pas une douleur, une expiation. Avec quel désespoir ces hommes, qui n'avaient jamais vu que le sourire éternel de la muse hellénique, durent-ils envisager ce spiritualisme qui mouilla de tant de larmes la cause du moyen-âge ! Mais aussi, comme dans le monde moral, tout est relatif ; si la douleur augmente d'un côté, les joies deviennent d'un autre côté plus vives et plus ineffables. Après les cris de l'enfantement viennent les sourires : voilà pourquoi, après les lamentations des initiés d'*Eleusis*, le poète a placé un hymne triomphal qui chante le bonheur de l'âme humaine possédant enfin l'idéal.

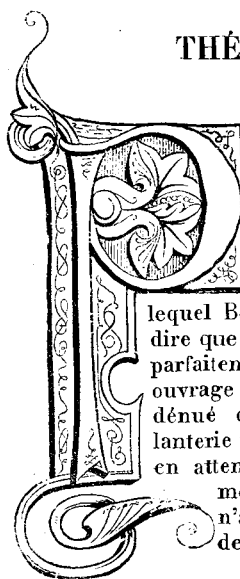
P.



u Grand-Théâtre, rien. Quand nous signalons le néant, nous nous trompons ; cependant la désorganisation marche, elle fait des progrès. Les deux seuls spectacles de cette semaine, *Anne de Boulen* et *Guillaume Tell*, n'ont servi qu'à prouver, avec plus d'évidence que jamais, que notre premier théâtre est devenu une scène de troisième ordre, ce que l'indifférence du plus grand nombre s'est résignée à accepter. Dans *Guillaume Tell*, on a sifflé M. Alexandre. Le même soir Mad. Lemaire faisait son second début, et un M. Petit remplaçait Malliot dans le rôle de Rodolphe, lequel rôle demande ou de grands moyens ou une certaine habileté dans l'émission de voix.

La dignité de l'art à Lyon exige que nous ne partagions pas l'indifférence publique. Nous avons à signaler le système qui anéantit la comédie, qui tient à honneur de la mépriser, de l'avilir, et qui organise un opéra et un ballet à bon marché, dont les éléments sont plus que médiocres, mais que l'on soutient par tous les moyens possibles. Notre devoir sera d'être vrais, nous le serons.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



OUR la première fois, depuis son retour à Lyon, Bouffé a donné cette semaine *Clermont ou la femme de l'artiste*, et *Pauvre Jacques*. Toujours même perfection. Cet artiste a trouvé dans Mad. Thibaut une digne auxiliaire, tout-à-fait de son école.

Nous ne connaissions pas l'*Abbé galant*, dans lequel Bouffé s'est montré mardi dernier ; mais il faut dire que, sans l'inimitable comédien, nous nous fussions parfaitement dispensés de faire connaissance avec cet ouvrage, plein de longueurs et presque complètement dénué d'esprit. L'Abbé aura sans doute assez de galanterie pour nous priver de sa présence avant dix jours : en attendant, qu'il reparaisse encore. Son interprète momentanément un peu de candeur, pour que nous n'aimions pas jusqu'aux nombreuses déficiences de sa position.

Cette représentation de mardi donne lieu à bien des réflexions. Quel est donc le régisseur chargé de rédiger la feuille des spectacles ? On ne saurait faire l'assemblage des ouvrages avec plus de malheur. Que signifie d'abord cette ténacité à donner trop souvent *le Dernier de la famille* ? ce serait là cependant le dernier vaudeville à choisir : mais n'est-ce pas une raison de plus pour lui donner la préférence ? L'insipide disputeur M. Daube obtient à peine le privilège de partager avec lui le tribut des dégoûts publics.

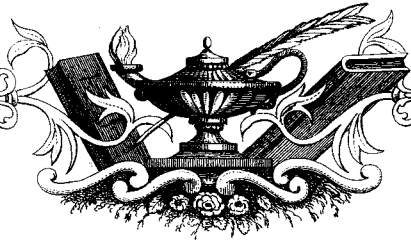
Mais si *le Dernier de la famille* ne devrait jamais être exhumé, à combien plus forte raison faut-il l'écartier avec soin des représentations extraordinaires ? Quoi ! Vous voyez un public étouffer de chaleur et d'impatience, et vous risquez pendant une heure de pousser à bout sa patience. Quelle maladresse ! vous avez à nous produire Bouffé dans un rôle de jeune abbé, et en attendant vous nous montrez un autre séminariste dont la position est naturellement froide, fautive et guindée. Serait-ce donc pour nous faire prendre en haine tous les abbés de la terre, ou voulez-vous forcer la foule à faire son séminaire ? Quelle imprudence !

Le Dernier de la famille a été accueilli comme il devait l'être, c'est-à-dire avec des sifflets : du reste, on s'était parfaitement abstenu de l'écouter. Aux premières scènes, certain chapeau de femme, taillé dans les larges proportions d'un parasol de la Jamaïque, étant venu gravement se poser sur les bancs du parquet, a obtenu les honneurs d'une risée générale, inextinguible ; puis une petite émeute s'est faite, et pour la raconter nous avons besoin d'exposer ses causes.

On sait que, malgré nos instances et nos avis, la municipalité persiste à laisser le second théâtre de Lyon dans la salle exigüe des Célestins. Ce fait amène fréquemment des discours, et presque toujours le malaise public. Mais qu'importe ? la mairie a sa loge spacieuse. On a confiance d'ailleurs dans la patiente douceur des jeunes et vieux bourgeois lyonnais, et par suite, on les accumule comme de petits bons-hommes de pâte sucrée dans une bonbonnière malpropre. Très bien !

Mais voici ce qui arrive : la direction veut faire de fortes recettes, elle en a besoin ; elle est dans son droit. Pour cela, tout moyen lui est bon : les prix des places sont augmentés de moitié ; toutes les stalles sont retenues, et ceci ne suffit point encore. Sans qu'aucun avis eût été donné sur l'affiche, trois nouveaux bancs avaient été pris sur le parquet pour places réservées ; puis on laisse pénétrer hautement le public d'élite dans la salle, soit par la porte dérobée du café, soit par les coulisses ; de sorte que, lorsque le théâtre s'ouvre, les personnes qui, au prix de quelque danger, pénètrent les premières, trouvent à peine quelques coins de bancs pour s'asseoir. Ces faits sont inqualifiables, mais ils existent. Eh bien ! mardi, comme après le lever du rideau plusieurs des places retenues n'étaient pas encore occupées, une partie des spectateurs restée debout s'en est emparée malgré l'opposition des gardes municipaux, qui, cette fois, ne se trouvant pas en force, ont cru prudent de céder. Sur qui pèse la responsabilité de ce désordre ? nous le répétons : c'est sur le Conseil municipal, qui ne fait rien dans cette circonstance pour satisfaire aux exigences publiques.

Venons maintenant à la part de la direction. Non-seulement l'*Artiste* ne se vend plus aux théâtres, mais encore le rédacteur-gérant de cette feuille vient de se voir retirer ses entrées personnelles. Certes, par le temps qui court, pareil fait a bien peu d'importance ; mais, dans l'intérêt de la dignité de la direction, nous avouons, nous, que nous le déplorons. Qu'est-ce, en effet, sinon une toute petite vengeance parfaitement déplacée et inutile ? Ceci ne fera pas que M. Laugier trouve supportable certain chanteur que beaucoup sont d'accord avec lui pour condamner tout-à-fait. Par la même occasion, que n'a-t-on enlevé leurs entrées aux journaux *le Censeur* et *le Rhône*, qui partagent absolument l'opinion de l'*Artiste* ? D'ailleurs, si l'on pensait utile de le faire, n'y aurait-il pas, à cette occasion, une grave question à soulever ? Les théâtres sont une propriété de la ville, dont les directeurs n'ont que le privilège d'exploitation ; en reconnaissant aux autorités le droit d'une loge et d'entrées gratuites, on se soumet forcément à la surveillance publique. La presse est aussi une autorité



MUSIQUE



DE

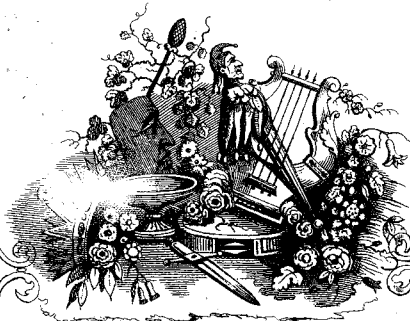
L'ARTISTE

en province.

JOURNAL

des Théâtres de la Littérature
et des Beaux-Arts.

à LYON, au Bureau central, Rue de L'Arbre-sec, 31.





HYMNE A LA FRANCE

Chant Populaire à 4 Voix

Paroles de M. J. Dufriche.

Musique de Maniquet.

All.^o non troppo. (N.B. ce morceau peut se chanter en RE)

Dessus.

Tenor.

Basse.

f O France! é_coute les ac_cens, l'hymne d'a_mour de tes en_fans; *P* au

f O France! é_coute les ac_cens, l'hymne d'a_mour de tes en_fans; *P* au

f O France! é_coute les ac_cens, l'hymne d'a_mour de tes en_fans; *P* au

f O France! é_coute les ac_cens, l'hymne d'a_mour de tes en_fans; au premier

premier cri d'a_lar_mes, à toi leur sang leurs armes, mais dans la paix d'un jour se_

premier cri d'a_lar_mes, à toi leur sang leurs armes, mais dans la paix d'un jour se_

premier cri d'a_lar_mes, à toi leur sang leurs armes, mais dans la paix d'un jour se_

cri d'a_lar_mes, à toi leur sang leurs ar_mes, mais dans la paix d'un jour se_

rein, Pa_trie à toi ce doux re_frain. pa_trie à toi ce doux refrain. *pp* O ter_

rein, Pa_trie à toi ce doux re_frain. pa_trie à toi ce doux refrain. *pp* O ter_

rein, Pa_trie à toi ce doux re_frain. pa_trie à toi ce doux refrain. *pp* O ter_

rein, Pa_trie à toi ce doux re_frain. pa_trie à toi ce doux refrain. *pp* O ter_



re sacré - e, France a - do - ré - e, sois tou - jours toujours nos chères a - mours, O ter - re sacré - e, France ado -
re sacré - e, France a - do - ré - e, sois tou - jours toujours nos chères a - mours, O ter - re sacré - e, France ado -
re sacré - e, France a - do - ré - e, sois tou - jours toujours nos chères a - mours, O ter - re sacré - e, France ado -
re sacré - e, France a - do - ré - e, sois tou - jours toujours nos chères a - mours, O ter - re sacré - e, France ado -

ré - e, sois tou - jours toujours, notre orgueil tou - jours, toujours, tou - jours, toujours, tou - jours.
ré - e, sois tou - jours toujours, notre orgueil tou - jours, toujours, tou - jours, toujours, tou - jours.
ré - e, sois tou - jours toujours, notre orgueil tou - jours, toujours, tou - jours, toujours, tou - jours.
ré - e, sois tou - jours toujours, notre orgueil tou - jours, toujours, tou - jours, toujours, tou - jours.

2.

Entends l'artiste et l'ouvrier,
Chanter la gloire à l'atelier;
Par les arts, l'industrie,
On y sert sa patrie;
Tel, qui sait là te bien servir,
Saurait, au feu, pour toi mourir.

O terre. & ?

3.

Remets ton glaive en son fourreau;
Va, prends ta lyre et ton flambeau,
Charme, éclaire, féconde,
Electrise le monde!
Et les peuples en ton honneur,
Peut-être un jour diront en chœur:

O terre. & ?

consacrée par l'opinion, et la représentant : c'est à ce titre qu'elle possède de droit sa loge dans les chambres, c'est à ce titre également qu'elle doit veiller aux représentations scéniques pour les soumettre ensuite au contrôle public. La préfecture observe la tendance politique du théâtre, la municipalité sa marche morale : la presse suit l'une et l'autre, et de plus l'art avec elles. Une direction n'aurait pas le droit de tuer l'art, elle n'a donc pas celui d'exclure ceux qui le défendent suivant qu'ils l'entendent ; de même qu'elle ne pourrait fermer les loges des autorités politiques ou municipales, si celles-ci critiquaient son répertoire. Voilà ce que nous pourrions prouver au besoin, mais vraiment ce n'en vaut pas la peine.



Un Souvenir de Décembre 1830.

A Paris, entouré d'un peuple de confrères,
On peut rêver encor de palmes littéraires ;
Ici, pour le poète, il n'est point d'avenir :
Chaque ville a sa gloire et fait bien d'y tenir,
Chacun a l'ornement qui lui sied davantage ;
Nulle part les beaux-arts ne règnent sans partage,
Mais souvent des partis le despotisme étroit
Leur trace encore un cercle où leur charme décroît,
Et la fleur du talent tombe et se décolore
Loin du foyer commun qui l'avait fait éclore.
Moi, qui sais m'affranchir de ce joug odieux,
Patriote éprouvé, je préfère en tous lieux,
Au sot de mon parti qui m'ennuie et m'attriste,
L'écrivain qui me plaît, fût-il légitimiste !

On écoute bien mieux lorsque l'on n'est plus rien ;
Le mépris des grandeurs ennoblit l'entretien :
Témoin cet ex-ministre, homme plein de courage,
Devant qui, l'autre jour, je lisais un ouvrage ;
Sur lui, de temps en temps, je portais le regard :
Il écoutait, ma foi, très bien ! non par égard,
Mais en vrai connaisseur, et son goût toujours juste,
Tandis qu'on m'entendait sur le lit de Procuste,
Réfutait mes censeurs (1), savait mes plus beaux vers,
Et ne voyait pour moi ni danger, ni revers.

Le bon juge ! l'esprit excellent et solide !
Que je fis bien, le jour où, de vengeance avide,
Le peuple demandait son supplice à grands cris,
D'opposer mes galons (2) à ses bourreaux surpris !
De le laisser juger seulement pour la forme,
Et d'immoler pour lui mon unique uniforme !

Le peuple, qu'on accuse, est meilleur qu'on ne croit,
Il parait sans pitié pour qui touche à son droit ;
Mais bientôt il revient d'un moment de démence,
Et toujours sa fureur finit par la clémence.

Avec nos légions, quand tout semblait perdu,
Je lui sauvai la vie.... il me l'a bien rendu !
Sans crainte désormais comme sans espérance,
Lui, dans les bras des siens oubliant sa souffrance ;
Moi, dans l'exil encore, accusant l'univers ;
Lui, n'accusant personne, et défendant mes vers,
Quand il pouvait crier ainsi que Philoxène :
« Devant la Cour des Pairs, Messieurs, qu'on me ramène ! »

FLORIMOND L...



LE PREMIER CHAPITRE D'UN ROMAN.

RETOUR DU BAL.



PAR une sombre et froide nuit du mois de janvier, un élégant équipage traversait, de toute la vitesse de ses chevaux, les rues désertes de la Chaussée-d'Antin, et, entrant dans la rue Saint-Lazare, il s'arrêta bientôt dans la cour d'un riche hôtel où s'élevaient quelques arbustes dont les branches dépouillées gémissaient sous les coups du vent.

Un domestique aussitôt ouvre la portière de la voiture, abaisse le marchepied, et une jeune femme, en toilette de bal, la tête à demi-couverte d'un capuchon rose, le corps drapé dans un manteau de cachemire blanc, en descend seule, et se dirige, d'un pas léger et précipité, vers un délicieux réduit, qui n'était autre que son appartement.

A peine la comtesse de Montrivaux, car c'était elle, fut entrée dans ce sanctuaire meublé avec un goût charmant, qu'elle jeta son manteau aux mains de sa femme de chambre, couvrit ses blanches épaules d'un châle bleu qui en dessinait artistement les gracieux contours, et alla s'asseoir, vivement préoccupée, sur une causeuse placée en face de la cheminée, où brûlait un feu clair et ardent, et sur laquelle reposaient deux lampes projetant, sur chaque objet, une lumière douce et mystérieuse.

(1) Lecture de l'*Amitié des grands* devant M. de Chantelauze, qui défendait cette pièce contre M. G.....t.

(2) L'auteur, sergent de la garde nationale, était de garde au Luxembourg pendant le procès des ministres.

Déjà une heure du matin ! pensa la comtesse, le regard fixement attaché sur la pendule.

Puis, s'adressant à sa femme de chambre :

— Jenny, lui dit-elle, malgré l'heure avancée de la nuit, je serai cependant visible dans un instant pour M. Henri Hurvey. Dès qu'il se présentera à l'hôtel, vous le conduirez ici ; allez.

Et Jenny se retira, non sans éprouver quelque surprise, et laissant sa jeune maîtresse sous le poids d'une agitation dont elle s'efforçait vainement de pénétrer la cause.

C'était une ravissante figure que celle de la comtesse Hortense de Montrivaux : de soyeuses boucles de cheveux blonds encadraient son visage légèrement ovale ; ses yeux, d'un bleu foncé, avaient une expression plus expansive que rêveuse, plus passionnée que mélancolique : seulement on eût pu désirer un front plus élevé et d'une sérénité plus saisissante. Un physionomiste attentif eût deviné que là s'arrêtaient des pensées plus frivoles que profondes, plus gaies que sérieuses. Mais cette femme avait dans tous ses mouvements tant d'irrésistibles séductions, ses épaules s'arrondissaient en courbes si moelleuses, toute sa désinvolture avait tant de poésie, de souplesse et d'élégance. qu'on était attiré tout d'abord vers cet être charmant, et qu'on se prenait à l'aimer comme malgré soi, sans rêver plus de perfections : — et vous l'eussiez voulu, que sa bouche, d'une indigne volupté, vous eût comme demandé grâce, et arrêté votre imagination ambitieuse, alors qu'elle venait à s'aïmer sous ses beaux sourires qui laissaient entrevoir des dents fines et courtes, d'une blancheur merveilleuse.

Quel motif si impérieux ramenait donc chez elle cette femme, à cette heure où la foule la plus élégante se pressait encore dans les brillants salons de la marquise de B***, elle, la comtesse de Montrivaux, l'objet des adorations les plus empressées ; elle, la plus adulée, sinon la plus belle de cette fête splendide ? — Pourquoi cette anxiété et cette angoisse chez cette femme encore parée de diamants, de fleurs et de gaze ? — Des larmes sont prêtes à s'échapper de ses yeux ; le moindre bruit la fait tressaillir.

Et cependant, à travers tout ce trouble et cet effroi, on comprend que la douleur ne peut laisser des blessures profondes dans cette nature surtout élégante, aimable et jolie, faite plutôt pour les plaisirs bruyants du monde que pour les joies intimes de la solitude. — Il faut que quelque passion nouvelle et subite se soit emparée violemment de cette jeune organisation, naguère encore joyeuse jusqu'à l'étourderie, heureuse jusqu'à l'égoïsme. — Hélas ! les pleurs souvent sont si près de l'amour !

— S'il ne venait pas ! se dit en tremblant la comtesse, cherchant à deviner, dans les bruits qui lui arrivaient du dehors, les pas de celui qu'elle attendait. — Et elle écoutait, et elle n'entendait que le sifflement du vent gémissant dans les persiennes de son appartement.

La tristesse alors tomba froide en son cœur, et elle sembla courber silencieusement la tête sous la douleur qui lui advenait. Deux larmes coulèrent lentement sur ses joues brûlantes : une émotion étrange et inconnue s'était emparée de toutes ses facultés aimantes. Cette heure d'angoisse était pour elle une sainte initiation à la douleur pleine de généreux enseignements : la comtesse de Montrivaux venait enfin de comprendre combien elle était coupable d'avoir aussi cruellement joué avec un sentiment sérieux et sacré dont jusqu'alors elle avait ignoré la puissance.

Mais tout-à coup un bruit de pas retentit dans l'escalier.

— C'est lui ! s'écria la comtesse, dont la physionomie s'illumina rapidement d'un subtil éclair de joie.

Elle se leva aussitôt, essuya rapidement ses larmes, chercha à donner à sa physionomie une apparence grave et calme ; et elle eut à peine le temps de regarder dans la glace si son visage ne conservait pas encore les traces de son émotion, que déjà l'on avait annoncé M. Henri Hurvey.

Quand la porte de l'appartement de la comtesse se fut refermée sur lui, à la vue de cette femme dont il avait fait son idole, et qui était l'âme de ses pensées et de ses rêves, Henri Hurvey resta un instant immobile, sans pouvoir proférer une parole. C'était la première fois qu'il se trouvait seul avec la comtesse depuis qu'il l'avait retrouvée à Paris, et qu'il pénétrait dans ce sanctuaire habité si souvent par son imagination ; et alors un trouble qui n'était pas sans charme, et qu'il chercha vainement à maîtriser, s'empara de toutes ses facultés : il ne trouva plus au fond de son cœur que de la tendresse pour cette femme, qui déjà lui avait fait endurer tant d'affreuses tortures.

La comtesse, non moins rassurée, malgré elle, au fond de l'âme, comprit aussitôt le danger de ce silence, et, faisant un effort sur elle-même, elle le rompit la première :

— M. Hurvey, dit-elle, non sans un embarras visible, en vous priant de passer chez moi à cette heure avancée de la nuit et en l'absence de M. le comte, je fais une démarche qui pourrait peut-être paraître étrange à tout autre qu'à vous. Le motif puissant qui m'a guidée me justifiera, je l'espère, à vos yeux. — J'ai voulu seulement vous empêcher de commettre plus qu'une folie : car je sais tout... Ce matin même vous avez un duel avec M. Arthur Darcy, et, pour comble de malheur, c'est moi qui en suis la cause involontaire : aussi me voyez-vous résolue à empêcher de tous mes efforts cette rencontre fatale.

La comtesse avait prononcé ces paroles avec une réserve et une dignité pleines de noblesse. Mais Henri Hurvey, que le désespoir aveuglait, crut voir percer dans l'accent de la comtesse de l'ironie et du dédain, et au nom d'Arthur Darcy toute sa fureur jalouse se réveilla puissamment ; il voulut à son tour se montrer cruel envers celle qui semblait se rire de ses tourments.

— Je regrette, répondit-il, que quelques paroles indiscrettes vous aient appris l'explication que j'ai pu avoir à votre sujet avec M. Arthur Darcy ; mais rassurez-vous, Madame, l'adresse de mon adversaire est assez connue pour que vous puissiez être d'avance rassurée sur ses jours.

— Ah ! Monsieur, et c'est de vous que me vient cette injure ! s'écria avec douleur la comtesse, en couvrant son visage de ses deux mains et en se laissant tomber assise sur la causeuse auprès de laquelle elle était restée lorsque Henri Hurvey était entré.

A ce cri parti du cœur, et arraché si spontanément à la comtesse, Henri Hurvey sentit s'émouvoir toutes les puissances de son âme, et quand il vit cette femme jeune et belle courbée sous le poids de cette douleur noble et vraie, toute sa colère se dissipa comme par enchantement ; il eût voulu alors racheter au prix de son sang ces larmes qu'il faisait couler, et il chercha à se justifier, pour ainsi dire, de tout l'amour que la comtesse lui avait inspiré.

— Croyez, Madame, reprit-il d'une voix où perçait la plus vive émotion, que j'eusse évité certainement cette explication si cela eût été en mon pouvoir ; mais d'un seul mot on venait de renverser des illusions qui m'étaient si chères, on me faisait en un instant une vie si misérable et si décolorée, on brisait si cruellement l'idole à laquelle j'avais en secret élevé un autel dans mon cœur, que je n'ai pu, je l'avoue, accepter de sang-froid toutes ces tortures dont on m'accablait. Ah ! pitié et pardon du moins pour les tourments que j'endure !

Et en disant ces paroles Henri Hurvey se tenait debout près de la cheminée, en face de cette femme, qu'il semblait dominer de son regard.

Il y avait dans le timbre de sa voix une harmonie si triste et si touchante, sa pâle et noble figure accusait un désespoir si profond, chacune de ses paroles portait en elle un tel accent de vérité, que la comtesse s'était laissée aller peu à peu à l'attrac-

tion de cette douleur résignée et mélancolique, et avait enfin donné un libre cours aux larmes qui depuis un instant remplissaient son cœur.

En se rendant à l'hôtel de Montrivaux, Henri Hurvey ne s'était pas préparé à l'explosion d'une douleur aussi vive; il croyait, au contraire, avoir à subir des reproches mérités. — De quel droit, en effet, avait-il pris la défense de la comtesse? N'était-ce pas plutôt la compromettre aux yeux du monde, qui pouvait penser que, lui aussi, avait des droits à l'amour de cette femme? Il reconnaissait donc ses torts, et il fut vivement touché de la douleur de la comtesse.

Mais le principal motif qui l'avait conduit à cette entrevue, c'était de pouvoir avouer enfin à cette femme tout l'amour que depuis si longtemps il nourrissait secrètement pour elle au fond de son cœur. — Poussé par son aveugle jalousie, il voulait lui reprocher les coquetteries sans nombre par lesquelles jusqu'à présent elle avait bercé ses folles espérances; il voulait enfin, avant de mourir, puisqu'il avait perdu tout espoir d'être aimé, jeter au moins au cœur de cette femme le remords de s'être jouée de lui. Il espérait qu'un jour peut-être celle qu'il avait tant aimée donnerait quelques larmes à son souvenir, s'il venait à succomber. — Et au fond de l'âme il avait la certitude morale que c'était pour la dernière fois qu'il verrait la comtesse.

— Comme on le voit, il entrait encore de l'amour dans sa vengeance même. C'est sous l'impression de ces sombres et tristes idées qu'Henri Hurvey s'était présenté devant la comtesse de Montrivaux.

Mais un mot de la comtesse venait de bouleverser toutes ses idées; son amour s'était réveillé plus tendre et plus puissant que jamais, et il en était à douter si Arthur n'était pas un fat. — Aussi tremble-t-il de proférer une parole qui vienne détruire cette lueur d'espoir à laquelle il vient de se rattacher si spontanément; il tremble d'interroger davantage la comtesse, et il est là, devant elle, attendant son arrêt de vie ou de mort.

Quant à la comtesse, elle s'accuse intérieurement elle-même d'avoir, par sa conduite légère et inconsidérée, blessé si profondément un cœur noble et aimant dont elle reconnaît maintenant toute la tendresse exquise et sincère. Toutes ses vaines coquetteries se représentent en foule à son esprit, comme autant de reproches vivants. Une lumière nouvelle éclairait son âme; mais pourquoi ce trouble en son cœur? Sa douleur même a un charme secret et inconnu pour elle; ses regards, voilés par les larmes, s'attachent, comme malgré elle, avec bonheur, sur celui qui n'a pas craint de braver la mort pour défendre son honneur outragé. Chaque parole d'Hurvey couvre son front d'une rougeur brûlante, et elle ne trouve rien à répondre à cet homme, dont les seuls torts sont de l'avoir trop aimée. Plongée dans une ineffable rêverie, la comtesse, les mains jointes comme pour la prière, semble écouter les battements de son cœur. — Et Henri Hurvey, le cœur enivré d'espoir, contemplant cette femme, à qui la douleur semblait encore donner de nouveaux charmes.

Mais la pendule ayant sonné deux heures, la comtesse s'arracha brusquement à la pente de ses pensées vagues et confuses, qu'elle savourait avec volupté :

— Mon Dieu! deux heures du matin, et vous n'avez encore pris aucun parti! s'écria-t-elle en se levant et en faisant quelques pas pour s'approcher d'Henri Hurvey qui restait debout près de la cheminée, les bras croisés sur la poitrine, et dans l'attitude d'un homme frappé subitement d'une immense douleur.

Ses pensées, à lui, s'étaient assombries sous l'inspiration de la nature, triste et mélancolique. L'espoir qu'il avait si rapidement saisi d'être peut-être aimé de la comtesse, s'était promptement évanoui. Tout ce qui venait de se passer lui paraissait un rêve; et quand la comtesse vint l'en arracher, elle n'obtint que des paroles froides et cruelles :

— Aucune puissance, Madame la comtesse, ne saurait me faire manquer à ma parole, et dans quelques heures tout sera terminé entre M. Arthur Darcy et moi.

— Toujours M. Arthur Darcy! s'écria la comtesse, poussée à bout dans son désespoir. — Et qui vous dit que c'est pour lui que je tremble? — Et elle se tut tout-à-coup, comme effrayée des paroles qu'elle venait de prononcer, et craignant de s'être trahie en laissant voir à Henri Hurvey toute la tendresse qu'elle éprouvait pour lui.

Comment peindre la joie ineffable d'Henri Hurvey à cet aveu inattendu? Il fut sur le point de se jeter aux genoux de la comtesse, pour la remercier de tant de bonheur. Mais il eut la pudeur de ne point accabler cette femme de toute la joie qu'il éprouvait : c'eût été augmenter son trouble, et peut-être la faire repentir déjà de sa tendresse. — Et ce fut avec un accent plein de reconnaissance et de soumission qu'il répondit à la comtesse :

Que de remords cuisants ne déchireront pas maintenant mon cœur, d'avoir pu, par une coupable imprudence, vous causer un seul instant de chagrin! Mais si un dévouement sans bornes, une affection sainte et pure, peuvent un jour me faire pardonner mes torts, croyez, Madame, à mes efforts les plus ardens pour me rendre digne du pardon que j'implore.

— M. Henri, répondit la comtesse, qui du fond de l'âme l'avait remercié de n'avoir point abusé de son aveu, votre noble caractère vous a acquis dès longtemps mon amitié, et je n'oublierai jamais les heures que nous avons passées ensemble avant que le monde nous entraîna tous les deux dans sa sphère. Je n'oublie point qu'il y a entre nous d'heureux souvenirs. — Et vous voyez bien, dit-elle avec un enjouement plein de charme et de naturel, que je ne puis être la cause de votre mort.

Henri Hurvey était sous le charme de cette femme, qui le faisait passer subitement du plus amer désespoir à la félicité la plus grande qu'il ait éprouvée dans sa vie. Cet intérêt tendre que venait de lui témoigner la comtesse avait fait briller dans son cœur l'aurore d'un avenir plein d'enchantements, et qui dépassaient de beaucoup ceux qu'il avait pu rêver dans ses plus folles heures d'illusions.

Mais comment échapper à ce duel qu'il avait lui-même provoqué dans un moment de jalousie insensée? — Henri Hurvey était un noble cœur, plein de courage, et incapable de commettre l'apparence d'une lâcheté. — La comtesse était là, devant lui, suppliant et attendant avec anxiété une réponse. — Il ne lui restait donc qu'un parti à prendre : c'était de gagner du temps, et de calmer momentanément les craintes de la comtesse. — Il lui promit donc qu'il allait chercher quelques moyens pour empêcher ce duel.

Je me fie à votre parole, lui répondit la comtesse, et demain, ou plutôt ce matin, je vous attendrai pour savoir ce que vous aurez fait de votre promesse et de ma réputation.

C'était rappeler à Henri Hurvey tous ses torts, et le jeter dans une cruelle alternative.

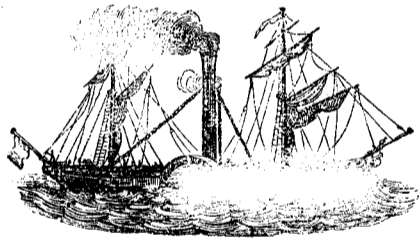
Aussi, quand il quitta la comtesse, avait-il l'âme navrée; car il savait bien que ce duel était inévitable. — Il eut assez d'empire cependant sur lui-même, pour cacher toutes ses appréhensions funestes. — C'était peut-être le seul instant de bonheur qu'il éprouverait en cette vie; aussi eût-il voulu le prolonger autant que possible, s'il n'eût compris que l'heure avancée de la nuit le forçait à s'arracher à un si doux entretien.

Quand il fut sur le point de franchir le seuil de cet appartement où tout un nouveau monde s'était révélé à lui, une terreur involontaire le saisit, et son âme fut agitée d'un douloureux pressentiment. — Bien qu'il cherchât à dissimuler son effroi, la comtesse, elle aussi, ressentit au fond du cœur une crainte involontaire. — Et quand Henri Hurvey saisit la main de la comtesse pour y porter un baiser, elle la lui abandonna avec une mélancolique tristesse.

Trois heures du matin sonnaient lorsque Henri Hurvey sortit de l'hôtel de Montrivaux.

Et la comtesse fut longtemps avant de trouver le sommeil. Durant cette nuit traversée par tant d'incidents, une nouvelle existence venait de s'ouvrir devant elle : elle n'y jetait encore que des regards pleins d'effroi; mais, après mille combats, elle fut enfin forcée de s'avouer à elle-même qu'elle aimait Henri Hurvey. — Aussi, avec quelles terribles angoisses attendit-elle que le jour parût!

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.



AVIGNON en 10 heures de marche.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

Premières. Secondes.
VALENCE 10 f. 7 f. 50 c.
AVIGNON et BEAUCAIRE 20 f. 15 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu. S'adresser à MM BONNARDEL frères et FOUR, propriétaires des superbes bateaux neufs

le Crocodile, le Marsouin, le Mistral, le Sirocco,

quai de l' Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord du bateau. (81)

25 pour 100 de rabais.



CHAPEAUX
DE
PARIS,

Rue d'Amboise, 16, au 1^{er}, à la barrière de fer.

Chapeaux peluche N° 1 8 f.
— — N° 2 9
— — extra 10
— — gris extra 8

Cet établissement offre aux consommateurs des avantages incontestables, tant pour ses prix modérés que pour la bonne qualité et l'élégance de ses chapeaux. (80)

Au Parisien.
A. BERTOMÉ,

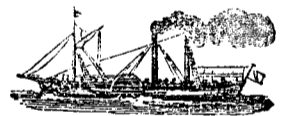
TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c. (82)



Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS,

Se rendant à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHE,

et remontant de Beaucaire à Lyon

EN DEUX JOURS,

Part du quai de la Charité

A 4 HEURES DU MATIN.

Les bureaux sont quai Monsieur, 119.

(79)

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin. (83)

